

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph MARIETAN

Au Congrès de Zoug

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1909, tome 11, p. 224-228

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Au Congrès de Zoug

« Les Congrès généraux des Catholiques suisses sont devenus une institution vivante, motrice et régulatrice de l'action catholique tout entière. » C'est en ces termes que M. de Montenach définit le rôle de nos Katholikentag. Celui de Zoug fut bien cela. Les questions mises à l'étude, les discours prononcés dans ces grandes et belles assises n'ont eu d'autre but que de développer et d'orienter notre activité religieuse et sociale. S'il est consolant et réconfortant le spectacle d'une journée populaire comme celle du 22 août, plus consolante et plus réconfortante est la pensée que nos Congrès sont une direction sûre et permanente. Car ce qu'il nous faut avant tout c'est la lumière, c'est le phare destiné à éclairer notre marche à travers des tournants dangereux par lesquels sont appelés à passer tôt ou tard nos différents cantons. Or c'est ce que sont et continueront à être nos Congrès catholiques. Sous la direction des évêques, ils ne sauraient égarer les intelligences et le mot d'ordre que nous prendrons à ces réunions sera pour nous catholiques, la parole de vérité et de vie, cette parole serait-elle même un peu dure à entendre, comme l'a été celle de M. de Montenach. « En dépit de tant de Congrès, dit-il, de conférences, et de réunions, de tant de décisions prises, de tant de vœux acclamés, notre action sociale catholique ne s'est point épanouie en institutions permanentes, réellement vivantes, encadrant les masses, leur imprimant une direction et leur donnant des améliorations matérielles, cette quiétude morale que nous leur promettons et qu'elles attendent de nous... Nous nous sommes trop contentés de proclamer la nécessité de l'action et l'utilité des œuvres, sans réaliser pratiquement

ces dernières au milieu de nos villages et de nos cités.

Tant qu'il en sera ainsi, nos groupements catholiques, quel que soit le nom dont on les décore : section du *Volksverein*, cercle catholique, union pour la jeunesse, n'auront qu'une existence officielle, précaire et toute en surface ; ils seront incapables d'exercer autour d'eux une influence décisive et durable, incapables de donner à leurs membres une formation sérieuse, d'en faire des champions éclairés et inébranlables.

Cette constatation paraîtra peut-être sévère et quelque peu pessimiste. Est-il vrai que notre action sociale n'ait pas réussi à créer des œuvres vraiment vivantes ? Qu'elle se soit bornée à des acclamations et à des vœux ? Non, car il est des caisses, il est des syndicats dont la fondation est due aux idées fécondes semées dans nos Congrès catholiques. Il reste vrai pourtant de dire avec M. de Montenach que « l'action sociale catholique est encore demeurée, dans la Suisse romande et italienne, terriblement timide et hésitante. »

Pourquoi cela ?

Parce que nous n'apportons pas à l'étude des problèmes sociaux de l'heure présente le soin qu'ils méritent. Nous négligeons la formation intellectuelle et sociale de ceux qui font parties de nos Associations. De là vient que nous trouvons si difficilement des hommes capables de diriger nos œuvres de tous genres.

M. de Montenach a donc raison d'attirer notre attention sur la nécessité « d'une formation profonde et raisonnée, capable de créer une élite consciente et agissante, capable de susciter d'inébranlables dévouements à la cause qui nous est chère. »

Comment se fera cette éducation sociale ? Par le Cercle d'études. « Tant que nous n'aurons pas multiplié parmi nous les cercles d'études, tant que nous n'aurons pas ajouté à nos fêtes et à nos démonstrations,

sous le nom de Semaines sociales ou de Journées sociales, de véritables retraites intellectuelles, d'après un programme méthodique, où nos dirigeants, prêtres et laïques, viendront acquérir en sus de leur zèle, la connaissance des choses qu'ils ne saisissent que d'une manière vague, indéterminée et trop générale, nous continuerons à marcher à l'aventure, d'après les circonstances. »

Nous saluons avec joie ce programme ; d'autant plus que bien des fois déjà, soit ici, soit dans des réunions, nous avons essayé de rappeler la nécessité des Cercles d'études. On ne l'a pas comprise encore. Il se trouve toujours des hommes qui croient devoir *a priori* faire opposition à tout ce qui est ou semble nouveau. C'est ainsi que cette idée des Cercles d'études qui a fort déplu à certains personnages, a rencontré plus d'un obstacle dans les objections qu'elle a suscitées. L'étude des questions sociales pouvait tout au plus être entreprise par des intellectuels et des hommes plus que rassis. Mais en parler à des jeunes gens, à des hommes de la campagne, c'était, au dire de certains, les lancer dans des questions trop délicates et trop élevées.

Et voilà qu'aujourd'hui, en plein Congrès catholique, devant un auditoire composé d'hommes du peuple et de jeunes gens, on nous affirme que « l'étude pratique des problèmes sociaux... s'impose comme une nécessité à la grande masse des citoyens. » Du jour où sera entreprise cette éducation populaire d'une manière sérieuse et constante, les citoyens deviendront « plus conscients de leurs devoirs » et ces études complémentaires de tout enseignement empêcheront « souvent les mieux disposés d'entre eux de contribuer par leur maladresse, leur négligence ou leur ignorance, à augmenter les défiances populaires, l'esprit de désordre, le malaise général. »

Mais comment, demande M. de Montenach, briser l'anneau d'indifférence et d'ignorance qui nous boucle ?

« Par le Cercle d'études, et par le Cercle d'études seulement. Sans lui toutes nos œuvres périliteront ; sans lui, les plus dévoués se fourvoieront ; sans lui, notre jeunesse se laissera infiltrer par toutes les tendances qui saturent l'atmosphère que nous respirons ». Mais le Cercle d'études est-il possible, est-il utile partout, même à la campagne ? Ne sait-on pas que le campagnard ne s'intéresse point aux choses qui sont en dehors de ses occupations agricoles, de ses besoins particuliers ?

« C'est une grande erreur, une erreur funeste, car elle encourage l'inertie et le défaut d'initiative.

Il ne faut pas craindre de demander aux ruraux des études sociales et du travail intellectuel. Comme d'autres, ils peuvent et savent se passionner pour des idées. Beaucoup d'organisations s'étiolent et meurent à la campagne, comme c'est le cas de certaines de nos sections du *Volksverein*, parce qu'on n'a pas osé y faire œuvre d'éducation et de formation véritable...

La situation actuelle des campagnes soulève une foule de problèmes économiques et moraux dont ne se soucient pas assez bien des gens à courte vue...

Ces problèmes inquiètent et préoccupent les gens de nos villages davantage que nous ne paraissions le penser, et c'est un grand malheur de les laisser en face d'eux, sans une direction qui leur permette de les aborder et de les résoudre à la lumière des principes chrétiens.

Ces extraits du travail éminemment pratique de M. de Montenach suffisent à prouver que vraiment il y a bien des lacunes encore dans notre action et dans notre formation sociales. La conclusion qui s'impose, c'est que nous devons dès cet automne nous mettre à

l'œuvre dans nos associations. Formons nos hommes et nos jeunes gens ; initiions-les à ces graves questions. Montrons-leur l'utilité de toutes ces connaissances pour exercer un apostolat sérieux et profond. Pour triompher dans la lutte gigantesque engagée aujourd'hui entre le bien et le mal, ce n'est pas trop de toutes ces ressources et de tous les moyens que Dieu met à notre disposition.

J. MARIÉTAN